

## MUSIQUE WAGNER



*Lui.*—Je viens de lire dans un auteur que la musique c'est l'amour cherchant une expression.  
*Elle.*—Je crois que dans le moment, l'amour a pilé sur une broquette.

—Maintenant, mon fils, n'en parlons plus !

Guillaume connaissait trop l'entêtement et l'absolutisme de son père pour insister davantage ; néanmoins, il ne put dissimuler si bien sa mauvaise humeur qu'il n'en parut quelques indices sur son visage. Le vieillard n'y prit pas garde, il chargea tranquillement sa pipe et l'alluma.

Cependant, pour la seconde fois, la clochette venait de se faire entendre ; presque aussitôt on entendit les pas d'un cheval dans la cour et les chiens se mirent à aboyer avec force.

— Ah ! ah ! dit maître Woerden ; au bruit que font les chiens, je présume que c'est quelque étranger qui nous arrive ; Guillaume, voyez cela !

Le jeune homme s'approcha de la croisée.

— Père, c'est un cavalier de la milice.

— Un cavalier de la milice ? .. Que me veut-on ?

A ce moment, la servante entra et remit une lettre au vieillard ; celui-ci jeta d'abord les yeux sur le cachet.

— Gouvernement provisoire ! s'écria-t-il.

Et son visage s'altérant tout à coup, l'expression d'une profonde inquiétude, Maître Woerden déchira vivement l'enveloppe, déplia la lettre et la lut. Guillaume suivait avec anxiété les mouvements de son père, mais il se rassura bien vite, car la physionomie du vieillard reprit presque aussitôt sa sérénité.

— C'est fort bien ; j'accepte, dit enfin Woerden.

Puis, ayant passé la lettre à son fils, il se mit à réfléchir. Le jeune homme parcourut d'un coup d'œil ; c'était une demande de quatre cents milliers de harengs, livrables dans un mois, au gouvernement, pour la subsistance de l'armée française.

— Guillaume, s'écria tout à coup le vieillard en sortant de sa rêverie, il me vient une idée ! Tu épouseras la fille de Van Elburg et tu auras une belle dot, c'est moi qui te le dis !

— Comment cela, père ?

— Laisse-moi faire, seulement, comme tous les canaux sont arrêtés par les glaces, tiens-toi prêt, et fais seller deux chevaux demain à la pointe du jour.

— Ce sera fait... Ah ! père, que je vous remercie !

— C'est bien, c'est bien... Eh ! tu ne sais pas encore ce que tu me dois. Va, Guillaume, continua Woerden en frappant légèrement sur l'épaule de son fils, quand tu seras négociant, aie seulement le génie de ton père !

Le lendemain, en se levant, le soleil trouva les deux voyageurs sur la route qui conduit d'Amsterdam au Broek.

Ils arrivèrent au Broek vers midi, et se dirigèrent vers la demeure Van Elburg.

Ils furent immédiatement introduits.

Au moment où ils pénétraient dans le salon, la porte vis à vis d'eux se refermait. Maître Woerden n'eut pas le temps de distinguer la personne qui venait de s'enfuir ainsi à leur approche, mais Guillaume l'avait déjà reconnue, ses yeux d'ami avaient tout vu et les battements de son cœur le rassuraient assez contre la possibilité d'une méprise.

En effet, c'était Clotilde, la fille de Van Elburg, qui, cachée derrière les vitraux colorés de sa croisée, les avait vus entrer dans la cour, et était sortie pour en prévenir son père. Elle reparut presque aussitôt avec lui.

Clotilde portait le costume du pays ; elle était coiffée à la frisonne, le front orné d'une plaque d'or, surmontée d'un petit bonnet à jour, collé délicatement sur les tempes, bordé de liserés d'or et parsemé de pierreries. Deux gros angoras, qui l'avaient suivie, tournaient autour d'elle en se frottant familièrement le long de la robe de leur maîtresse.

— Eh ! bonjour, maître Woerden, s'écria Van Elburg en tendant la main à celui-ci. Est-ce que, vous aussi, vous fuyez devant les Français ? ... Soyez le bienvenu !

— Maître Van Elburg, il ne s'agit point de cela, répondit Woerden. Vous savez bien que je ne m'occupe jamais de politique ; je me soucie aussi peu des Français que du prince d'Orange, et je vais vous proposer une bonne affaire.

— Parlez, je vous écoute.

— Mon cher confrère, j'ai une livraison de quatre cents milliers de harengs à faire dans un mois ; pouvez-vous vous engager à me les fournir dans trois semaines.

— A combien ?

— A dix florins le millier.

— A dix florins ! ... Soit je vous le promets.

— Eh bien, régularisons cela sur-le-champs, et mettons-nous à table, car je meurs de faim.

Pendant le déjeuner, nous causerons mieux du second sujet de ma visite.

En disant ces mots, Woerden lança un regard significatif à la jeune fille, qui baissa les yeux.

Pendant le repas, en effet, l'habitant d'Amsterdam parla du mariage de son fils et chicana de nouveau sur la dot de la future épouse ; mais Van

Elburg ne voulait pas changer d'un stiver la somme qu'il avait promise. Maître Woerden, qui s'en souciait désormais fort peu, feignit encore quelques regrets, et finit par se rendre.

Enfin, la célébration du mariage fut fixée à huit jours de là.

Dès le lendemain, Guillaume et son père se remirent en route pour Amsterdam. A peine furent-ils sortis de Broek et remontés à cheval, que le jeune homme hasarda une question à son père.

— Père, lui dit-il, vous avez donc changé d'avis ?

— Pourquoi cela ?

— Mais n'avez-vous pas accepté la dot de maître Van Elburg ?

Le vieillard jeta un regard de côté à son fils.

— Guillaume, répondit-il brusquement, pour qui me prenez-vous ? ... Laissez-moi donc faire, et cessez de m'interroger, car vous ne saurez rien. L'affaire est sérieuse maintenant... Dix florins le millier de harengs, c'est bien cher, me voilà avec un engagement de quatre mille florins sur les bras ; j'ai besoin de toutes mes réflexions.

En effet, à partir de ce moment, maître Woerden ne desserra plus les dents. Guillaume le suivit en gardant un profond silence et en s'estimant fort heureux n'eanmoins d'être si proche de la réalisation de ses vœux les plus chers.

A peine fut-il rentré chez lui, que le vieux négociant monta dans son appartement et s'y enferma à clef.

Ce mystère éveilla la curiosité du jeune homme, mais malgré toute sa vigilance, il ne put rien découvrir.

Cependant, vers le soir, maître Woerden sortit de son cabinet : il donna à sa servante un gros paquet de lettre à jeter à la poste ; et, trois jours après, lorsque Guillaume se présenta suivant sa coutume, chez son père pour lui rendre ses devoirs :

— Enfant, s'écria joyeusement le vieillard, en approchant sa face ridée de la figure du jeune homme, j'ai ta dot !

Enfin, le jour du mariage étant arrivé, Woerden et son fils retournèrent à Broek.

Cette fois, ils entrèrent chez Van Elburg par une porte spéciale à deux battants et d'une apparence somptueuse, qui, suivant la coutume du pays, ne s'ouvre que dans trois occasions solennelles : les baptêmes, les mariages et les enterrements.

## QUESTION D'INTERPRÉTATION



*Madame de la Haute-pique.* — Chaque fois que j'étrene une robe, Lucie, j'ai le cœur navré à l'idée qu'il y a tant de malheureuses dénuées de tout.

*Lucie, (sa femme de chambre).* — Madame a bien raison. Je pensais justement, en voyant cette belle toilette, aux pauvres gens qui n'ont pas une robe décente à se mettre sur le dos.